

LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Le doyen au Japon ?

Par Kader Bakou

Le pin américain Mathusalem et le cyprès iranien sarve aburkuh, dont l'âge présumé est respectivement de 4 500 et 4 800 ans ne sont peut-être pas les doyens des arbres vivants sur terre. «J'ai eu l'occasion de voir un reportage sur la chaîne TV nippone NHK, un reportage sur ce qu'on peut appeler peut-être le plus vieil arbre au monde. C'était tout simplement époustouflant !», nous écrit une lectrice. Cet arbre vénérable est le Jōmon Sugi un grand cryptomeria japonica (cèdre du Japon) situé à Yakushima, un site du patrimoine mondial de l'humanité, au Japon. Jōmon Sugi est le plus ancien et le plus grand des 2 000 cryptomerias de l'île. Son âge moyen est estimé à «au moins 5 000 ans». Le nom de l'arbre fait référence à l'ère Jōmon de la préhistoire japonaise. Respect aux «vieux» et aux nations qui en prennent soin et qui consacrent toute une émission à un arbre !

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

MOI, SCRIBE DE RACHID MOKHTARI

Un jeu littéraire sur l'écriture et la mémoire

Foisonnant et polyphonique, entre satire politique empruntant ses codes au théâtre de vaudeville et récit chargé du poids de l'histoire algérienne, *Moi, Scribe*, dernier roman de Rachid Mokhtari, se lit comme un jeu littéraire sur les rapports entre mémoire et écriture. Pour son cinquième roman (227p éd. Chihab), Rachid Mokhtari revisite avec des formes et un ton neufs des thèmes déjà explorés dans ses précédentes œuvres (histoire de l'émigration, ancestralité, décennie de violence terroriste des années 1990) à travers trois personnages, Scribe, Karim-Ka et Zaïna. Le premier — qui doit son nom à sa fonction d'écrivain public dans un village de Kabylie durant son adolescence — est un «bouquiniste» à la force de l'âge, un homme dont l'obsession est de consigner et d'archiver les faits se rapportant aux «massacres», aux «carnages» et aux «disparus» en Algérie. Le second, jeune animateur sportif à la radio, est l'auteur d'une comédie sur la mauvaise récolte d'olives au village kabyle d'Imaqar où s'affrontent deux ordres, celui ancestral de la djemaâ dirigée par le patriarche, et celui «moderne» du PPCL (Parti populaire pour le citoyen libre) mené par le nouveau maire, Tikouk, et sa femme, spécialiste en salons de coiffure. Entre ces deux hommes — qui vont collaborer à la réécriture de la pièce de théâtre — il y a Zaïna, une étudiante traumatisée par la disparition précoce de sa mère, animatrice d'une émission d'ornithologie qui lui vaut des sanctions de la part de ses responsables qui croient déceler des «paraboles pernicieuses» à l'écoute de numéros consacrés aux chagrins. Ainsi, le romancier fait passer sans transition le lecteur de la pièce de Karim-Ka aux histoires personnelles de Scribe et de Zaïna à travers un jeu narratif basé sur la correspondance des thèmes entre les récits et les liens qui se créent entre les diffé-

rentes histoires. Ces choix formels permettent également à Mokhtari de multiplier les registres et les styles, passant du burlesque au tragique, voire du morbide, des envolées lyriques et invocatrices aux scansions nominales proches de l'écriture automatique. Riche et ludique, ce rapport particulier à l'écriture se révèle également central dans le roman au regard de la fonction de son personnage principal. Véritable dépositaire de la mémoire collective, le Scribe est le «lecteur des absences» celui qui porte sur ses «frères épaules le poids des exils», et le «veilleur impénitent sur les champs de bataille».

Le Scribe s'avère aussi le coauteur d'une pièce de théâtre sur Imaqar, un village qui s'est «retourné sur lui-même», et dont les «traditions, coutumes, rites, sacrifices, légendes, proverbes, mythes, poésie, chants étaient désormais qualifiés de pratiques vieillottes, grégaires et passistes». L'évocation de la perte des valeurs traditionnelles atteindra par ailleurs son apogée dans la conclusion de la pièce de théâtre en faisant le lien entre les ossements déterrés des ancêtres, à l'origine de l'étrange maladie des oliviers d'Imaqar, et ceux des «charniers» des années 1990, menacés, selon le Scribe, par l'oubli. Avec cette variation nouvelle sur les thèmes majeurs de ses précédents romans, Rachid Mokhtari fait le choix de mettre en avant le plaisir de l'écriture et de la lecture, sans y sacrifier la profondeur ou tomber dans la redondance. Ce roman remet également au goût du jour une liberté des formes littéraires et un mélange des genres narratifs porté au sommet par des auteurs maghrébins des années 1970 comme les Algériens Nabil Farès et Tahar Djaout ou encore le Marocain Mohamed Kheireddine, des écrivains auxquels le romancier, également critique littéraire et journaliste, rend de subtils hommages.

Le 18 mai 2016, un écrivain et journaliste algérien résidant en France, Brahim Senouci, a lancé une pétition pour demander à l'État français de faire rapatrier en Algérie les crânes des insurgés algériens de Zaâtcha, massacrés par l'armée française en 1849 et entreposés actuellement dans les sous-sols du Musée de l'homme, à Paris.

«Les restes mortuaires de dizaines d'Algériens qui ont résisté à la colonisation française au XIX^e siècle, morts au champ d'honneur, sont entreposés dans de vulgaires cartons, rangés dans des armoires métalliques au Musée de l'homme de Paris. Ces restes, des crânes secs pour la plupart, datant du milieu du XIX^e siècle, appartiennent à Mohamed Lamjad Ben Abdelmalek, dit chérif «Boubaghla» (l'homme à la mule), au cheikh Bouziane, le chef de la révolte des Zaâtchas (région de Biskra en 1849), à Moussa El-Derkaoui et à Si Mokhtar Ben Kouider Al-Titraoui. La tête momifiée de Aïssa Al-Hamadi, qui fut le lieutenant du chérif Boubaghla, fait partie de cette découverte, de même que le moulage intégral de la tête de Mohamed Ben-Allah Ben Embarek, lieutenant de l'Émir Abdelkader. Il faut que ces restes soient rapatriés en Algérie pour y recevoir une digne sépulture», dit le texte de la pétition lancée par Brahim Senouci.

«Les crânes des résistants algériens tués, puis décapités en 1849, lors de la célèbre bataille de Zaâtcha, furent longtemps exposés comme des trophées de guerre, avant d'être remisés dans les collec-

tions du Muséum d'histoire naturelle», écrit le quotidien français *L'Humanité* dans son édition du 8 juin 2016 (article intitulé «Algérie : les crânes de l'amnésie»).

La bataille de Zaâtcha témoigne de la résistance farouche que les Algériens opposèrent aux troupes françaises. A cette résistance la réponse fut une répression barbare. «Lors de la reddition d'Abd El Kader, en décembre 1847, les Français crurent que c'en était fini des combats en Algérie. Mais, alors que le danger était surtout à l'ouest, il réapparut dès 1849 à l'est, dans le Sud constantinois, près de Biskra. Là, un moqaddem, Ahmed Bouziane, dit le cheikh Bouziane, leva des troupes et se retrancha dans l'oasis de Zaâtcha. L'armée française, envoyée en hâte, subit un premier revers le 17 juillet 1849 et entama alors un siège, qui ne s'acheva que le 26 novembre, après un très violent combat. La répression qui s'ensuivit fut impitoyable», écrit Alain Ruscio, historien. Le cheikh Bouziane, dernier capturé, est fusillé. Ses fidèles et sa famille sont sauvagement massacrés, comme le reste de la population. «Un aveugle et quelques femmes furent seuls épargnés», témoigne le général



Photo : DR

Herbillon dans un rapport daté du 26 novembre 1849.

Après leur exécution, les chefs de l'insurrection seront décapités. Leurs têtes, plantées au bout de piques ou de baïonnettes sont exhibées comme des trophées. «Pour qu'il ne restât aucun doute aux Arabes sur le sort justement mérité des principaux auteurs de l'insurrection, leurs têtes furent exposées dans le camp de M. le général Herbillon», rapporte *le Moniteur algérien* dans son édition du 30 novembre 1849.

«Nous prêtres une grande attention à ces restes humains, que nous conservons du mieux possible avec les moyens qui nous sont alloués. Mais les demandes de restitution, si elles n'émanent pas des descendants, doivent transiter par les États. En dernière instance, la décision revient au politique.

Pour sortir ces objets du patrimoine, il faut passer par une loi», explique Michel Guiraud, le directeur des collections du Muséum d'histoire

naturelle de Paris, cité par *L'Humanité*.

Dans un entretien à l'APS (Algérie Presse Service), Michel Guiraud a indiqué que son institution muséale était «prête» à examiner «favorablement» la demande de restitution des crânes des Algériens, conservés au MNHN. Ces restes sont «nommés» (identifiés), donc «nous considérons forcément qu'ils peuvent sortir du patrimoine et nous attendons seulement des décisions politiques», a-t-il précisé.

Le siège et la bataille de Zaâtcha opposa, du 16 juillet au 26 novembre 1849, les troupes françaises du général Émile Herbillon (7 000 hommes) aux troupes algériennes du cheikh Bouziane (400 hommes seulement). Les sources françaises disent que l'Armée d'Afrique (troupes françaises) avait perdu plus de 1 500 hommes. Tous les habitants de Zaâtcha ont été massacrés, y compris les femmes et les enfants.

Kader B.

MUSIQUE

Les «derwiches tourneurs», un des plus anciens rituels du soufisme

Les «derwiches tourneurs» de l'ensemble de musique soufie turque de Konya dirigé par Youssuf Kayya ont présenté, à Alger, un concert de chants et danses spirituels, où les louanges au divin se sont mêlées à l'un des plus anciens rituels physiques du soufisme. Le public nombreux de l'auditorium Aïssa Messaoudi de la Radio algérienne aura assisté à un rituel datant du XIII^e siècle, dit «sama», inscrit depuis 2008 par l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la culture et la science (Unesco) au Patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Issue de «l'Ordre Mevlevi», une confrérie soufie fondée par le poète mystique persan Jalal Eddine Roumi (1207-1273) dans la ville de Konya (sud d'Ankara), le «rituel sama», établi dans toutes les communautés turques du monde, est une voie physique permettant de «répandre l'amour et la tolérance et se rapprocher de Dieu». Cinq

derwiches dans des accoutrements traditionnels (longs képis, gilets et robes aux plis évasés), quittant leurs lieux de prière (tapis en peaux de chèvre), effectuent des mouvements giratoires, une main tendue vers le cosmos et l'autre vers la terre, symbolisant ainsi «la gravitation des électrons et des planètes» dans une expérience spirituelle de haute dévotion mystique.

Les danseurs, dans leur isolement progressif entretenu par des rotations au rythme régulier, étaient soutenus par cinq musiciens et quatre chanteurs aux voix ténors et basses qui entonnaient des chants religieux dans le mode «huzzâm» (genre musical turc), livrés en un seul jet et plusieurs enchaînements dans des rythmes ternaires lents et irréguliers.

Les sonorités denses et apaisantes du violoncelle, *qanûn*, tambur (instrument à cordes épaisses à la caisse arrondie et au manche long), *nay* (longue flûte arabo-

turque) et du *kudum* (percussion à deux grands tambours séparés) ont orné le silence religieux observé par l'assistance, plus d'une heure durant, dans une ambiance recueillie.

Les enchaînements successifs dans des cadences dandinantes des pièces interprétées ont contribué de manière effective à asseoir une atmosphère de méditation, laissant pour seule occasion au public, pour applaudir et montrer son adhésion à la prestation des «derwiches tourneurs», la fin du spectacle.

Le concert, présenté mardi à Béjaïa, et organisé à Alger en collaboration avec la Radio algérienne, s'est déroulé en présence de l'ambassadeur de la République de Turquie en Algérie, M. Mehmet Poroy et les représentants de différentes missions diplomatiques accréditées à Alger, invités par les organisateurs à venir assister au spectacle.

Actucult

SALLE IBN-ZEYDOUN DE RIADH EL FETH (EL MADANIA, ALGER)
Jeudi 30 juin à 22h30 : Nassima Chabane animera une soirée musicale et de chant en hommage à l'un des maîtres de la musique andalouse, cheikh Dahmane Benachour.
PORT BOUDIS (JIJEL)
Du 27 au 30 juin à partir de 22h :

Journées du monologue et de l'humour.
GALERIE D'ART DAR EL-KENZ (LOT BOUCHAOUI 2, N°325, CHÉRAGA, ALGER)
Du 26 juin au 16 juillet : Exposition collective «L'Algérie au fil du temps : peintures, miniatures et calligraphies». Vernissage le dimanche 26 juin à 21h30. Nassim Bour agrémentera la soirée avec de la musique chaâbi.

GALERIE SIRIUS (TÉLEMLY, ALGER)
Jusqu'au 3 juillet : Exposition «Quatyorque» des artistes Karim Sergoua, Abdelkader Belkhorissat, Valentina Ghanem et Rachid Djemaï.
ESPACE CULTUREL MENTOURI (5, RUE BACHIR-MENTOURI, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 27 juin : A l'occasion de la Journée nationale de l'artiste,

exposition de différents arts, arts plastiques, tenues traditionnelles, livres et objets d'art.
MAISON DE LA CULTURE OULD-ABDERRAHMANE-KAKI (MOSTAGANEM)
Jusqu'à la fin du mois de juillet : Exposition de peinture «25^e anniversaire du décès de Mohammed Khadda».
MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER

(RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)
Jusqu'à la fin du mois de juin : Exposition «Genèse II, une collection qui s'agrandit» avec des œuvres de Issiakhem, Khadda, Chegrane, Mokrani, etc.
CIRQUE NATIONAL D'ALGÉRIE CIRQUE AMAR (CHAPITEAU À PLACE ARDIS, PINS MARITIMES, ALGER)
Jusqu'au 30 juillet : Spectacles du cirque Il Florelegio.